

2871  
QUINZIÈME & SEIZIÈME

BANQUETS ANNUELS

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE DE SORÈZE

DIRECTIONS

DOM DESPAULX, FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS

Années 1860 et 1861.

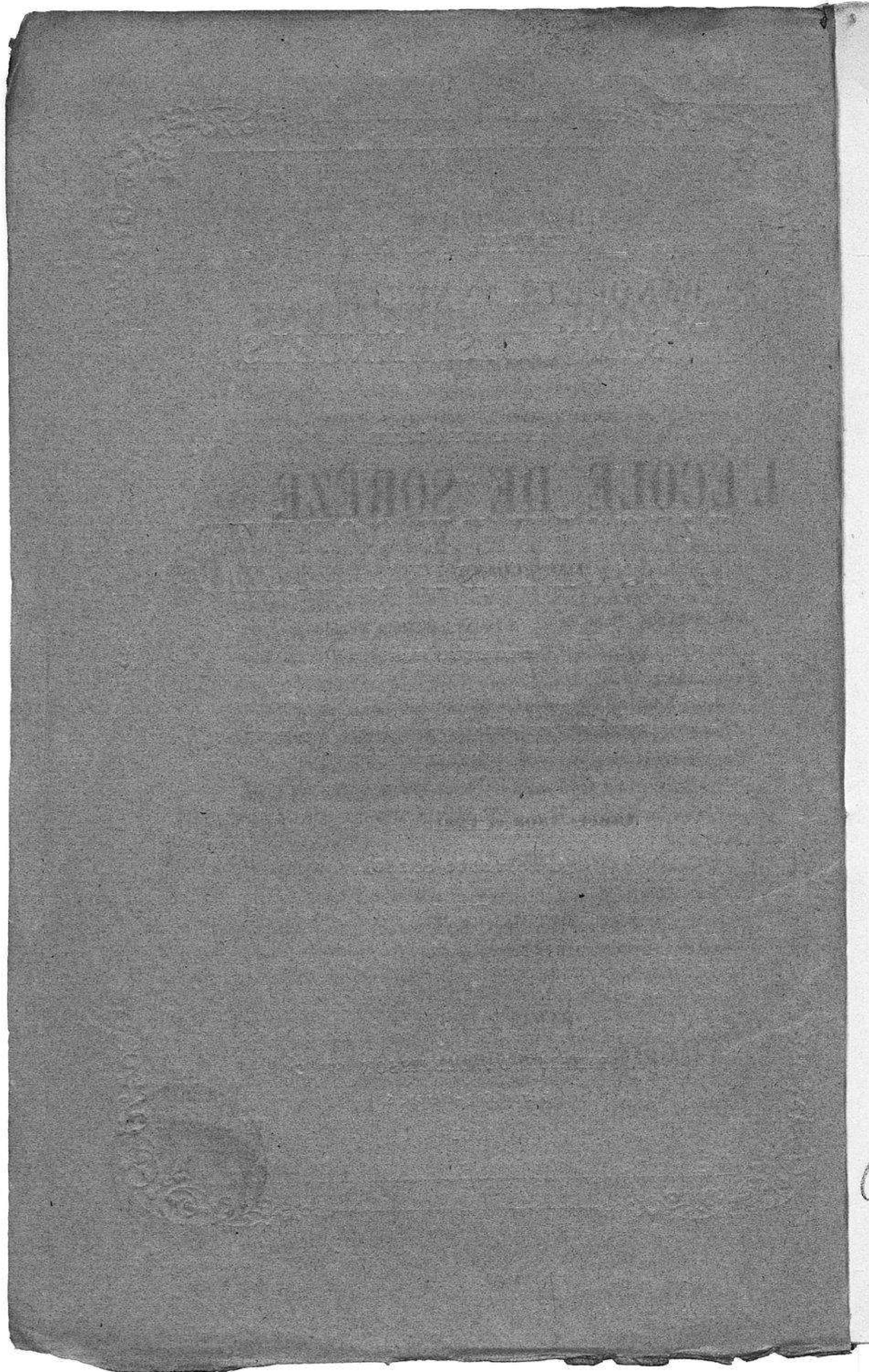
PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C<sup>e</sup>

8, rue Coq-Héron, 5

1862

Rec  
82 R. 55 (787)





QUINZIÈME & SEIZIÈME  
BANQUETS ANNUELS  
DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE DE SORÈZE

DIRECTIONS

DOM DESPAULX, FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS



—•—•—  
Années 1860 et 1861.  
—•—•—

PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C<sup>e</sup>

3, rue Coq-Héron, 3

1862



Rec

8<sup>8</sup>R.

SS (757) >

CHAPITRE I. —

DES PRINCIPES GÉNÉRAUX

DES PRINCIPES GÉNÉRAUX

# ÉCOLE DE SOIRÉE

DIRECTIONS

PAR M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

PARIS 1881

— 1881 —

PARIS

ÉDITIONS DE BOUILLON ET C<sup>o</sup>

1881

1881





QUINZIÈME & SEIZIÈME

## BANQUETS SORÉZIENS

---

10 Mai 1860 — 16 Mai 1861

---

PRÉSIDENCE DE CH. NOUGUIER

Le jeudi 10 mai 1860, et le jeudi 16 mai 1861, les anciens élèves de l'École de Sorèze (directeurs, Dom Despaulx, François et Raymond-Dominique Ferlus) se sont réunis en banquet annuel.

Nous rendons compte ensemble de ces deux banquets. Ce compte rendu sera même incomplet et succinct, à raison de l'approche du banquet annuel de 1862 (1).

Le Banquet de 1860 a eu lieu chez Véfour; celui de 1861, à l'hôtel du Louvre. Tous deux ont été présidés par Charles NOUGUIER.

37 convives ont siégé au Banquet de 1860 : ALBY (Ernest), ARMAN, AUDOY, BAUDE, DE BRÉAU, CALMÈTES, CASSANAC, CASSICOURT, CAUSSADE père, CAUSSADE fils, CAZALIS (Williams), CAZALIS (Adolphe), DAGUILHON, DAUZAT D'EMBARRÈRE, DERAMOND, DESMAREST, FABRÈGE (Louis), FARGUES, FEYT, FRAISSINET (Adolphe), GRASSI, GUIBERT, GUIRAUD, DE GUIZARD,

(1) Dans le compte rendu de ce Banquet de 1862, qui va avoir lieu dans quelques jours, le second jeudi de mai, nous donnerons les tableaux financiers de trois années.

JAURÈS-GOT, LACROIX (Frédéric), MOUSNIER, NAYRAL (Napoléon), NÈGRE (Alphonse), NOUGUIER (Charles), NOUGUIER (Louis), PASTURIN (Élie), SACALEY, DE SAINT-PAUL, SAINT-RAYMOND, SOULÉ, VOIROL.

47 convives ont siégé au banquet de 1861 : ALBY (Ernest), ARMAN, AUDOY, BAUDE, BERNARD DE SEIGNEURENS, BONNET, BRUYAS, CALMÈTES, CASSICOURT, CAUSSADE fils, CAUVET, CAZALIS (Williams), CAZALIS (Adolphe), DAGUILHON, DAUZAT d'EMBARRÈRE, DELBALAT, DERAMOND, DESMAREST, FABRÈGE (Louis), FEYT, DE GABRIAC, GRASSI, GRAWITZ, GUIBERT, GUIRAUD, LACROIX (Frédéric), LADES, LARREGUY (Benjamin), MACKINTOSH, MOUSNIER, NAYRAL (Napoléon), NAYRAL (Edmond), NÈGRE (Alphonse), NOUGUIER père, NOUGUIER (Henri), NOUGUIER (Charles), NOUGUIER (Louis), OLOMBEL (Henri), PAGÈS aîné, PASTURIN (Élie), PELLIER, SACALEY, DE SAINT-PAUL, SAINT-RAYMOND, SOULÉ, VALLÈS, VÉRET.

Les anciens professeurs de Sorèze, résidant à Paris ou s'y trouvant de passage, sont invités à ces banquets annuels. On y voit, avec bonheur, prendre place : L.-D. FERLUS, ancien élève et ancien professeur, neveu des respectables directeurs, de ce nom, CASABON, DE FROIDEFOND, et trop rarement M. GRASSI, père de l'un des fidèles convives. Les toasts d'usage ont été portés. Voici dans quels termes le président, Charles NOUGUIER, a exprimé celui qui s'adresse à *l'association et à la fraternité des anciens élèves de Sorèze* :

« Chers camarades ,

» Seize années se sont écoulées depuis la fondation de notre Association Sorézienne, et cette bonne et fraternelle Association est aussi jeune, aussi vivace qu'au premier jour.

» A mesure que nos rangs s'éclaircissent et que nous laissons tomber une larme sur ceux de nos camarades qui sortent les premiers de ce grand collège, qu'on appelle la vie, il semble que nous éprouvions plus vivement encore le désir, le besoin de nous rapprocher et de nous aimer davantage.

» Je ne sais pas si, partout, l'ami de collège est ainsi fait ; mais



ce que je sais bien, c'est que c'est là le sentiment intime, le sentiment incessamment éprouvé de tous ceux pour qui Sorèze a été une mère commune.

» Qui de nous n'est heureux de se retrouver au milieu des premiers compagnons de sa vie? Qui de nous ne sent une joie vive et pure à presser une fois encore la main de ses amis d'enfance?

» Le temps a beau faire; il a beau transformer en vieux *collet rouge* le *collet jaune* de première année; il a beau rider nos fronts, blanchir nos cheveux, altérer et couvrir notre voix, il n'en reste pas moins impuissant à rien enlever de ce qu'il y a de charme dans nos souvenirs, de bonheur dans nos rencontres annuelles, de chaleur dans notre amitié.

» Heureux privilège que celui-là, mes chers camarades! Heureuse union que celle à qui nous en sommes redevables! Heureuse confraternité qui garantit aux uns, des frères dans la mauvaise fortune, aux autres, des amis, comme le fut notre pauvre Ducos, des amis sûrs jusque dans la grandeur, à tous, enfin, une famille, et je dirai presque une patrie, partout où se rencontre un Sorézien!

» Buvons donc, mes chers camarades, *à l'Association et à la fraternité des anciens élèves de Sorèze.* » (Applaudissements prolongés.)

Nous allons donner place maintenant aux vers après la prose, et la transition n'est peut-être que très naturelle, car, dans cette prose qui nous parlait si bien de Sorèze, il y avait déjà pour nous de la poésie.



## ÉPITRE

Par NOUGUIER père

---

Amis, que vous dirai-je, et par où commencer?  
Nos souvenirs d'enfants pourraient-ils vous lasser?  
Pour moi, plus je vieillis, et plus en ma mémoire  
Revivent les beaux jours de notre jeune gloire :  
Et je voudrais naître encore à l'âge heureux  
De ces nobles travaux, embellis par nos jeux.

Depuis que, regrettant sa jeunesse passée,  
L'un de nous eut conçu la pieuse pensée  
De réunir nos cœurs dans un banquet joyeux,  
Que d'amis retrouvés après de longs adieux,  
Et qui, du temps enfin se contant les nouvelles,  
S'étreignent tendrement de leurs mains fraternelles !  
Ce bienheureux retour, je l'ai dit, l'ai chanté ;  
De plus légères voix l'ont aussi répété ;  
Pour cette fois, laissons, bons Français que nous sommes,  
Nos souvenirs d'enfants pour des souvenirs d'hommes.

Quel spectacle imposant vient frapper nos regards !  
Un nouvel horizon s'ouvre de toutes parts.

Amis, ne craignez pas que ma muse indiscrete  
A des emportements entraîne le poète ;  
Au calme point de vue où j'ai su le placer,  
Par lui, nul sentiment ne s'en peut offenser.



Vous, esprits généreux, fils d'une noble mère,  
Vous tous, de qui l'enfance, à son amour si chère,  
S'inspira, s'agrandit de ses doctes leçons ;  
Vous, si justement fiers d'être ses nourrissons ;  
Dites : dans aucun temps et dans aucune histoire,  
(Cherchez !) vous serait-il resté dans la mémoire  
Le souvenir d'un fait, si beau, si glorieux,  
Que celui que le monde accomplit sous nos yeux ?

Tandis, de tous côtés, que l'affreux bruit des armes  
Répand au fond des cœurs de si vives alarmes,  
Qu'au moment où la lutte est prête à s'engager,  
On s'ingénie en l'art de se mieux égorger,  
La paix, la tendre paix, de ses plus douces flammes  
S'entoure, s'embellit, et pénètre en nos âmes.  
La paix est le besoin, le cri des nations ;  
Dieu même ne veut pas que nous nous haïssions.  
Le voudrait-il en vain ? à qui l'ose prétendre  
La justice du Ciel ne se fait pas attendre.

Et pourtant, s'il était dans ses profonds décrets  
Qu'un grand trouble éclatât pour raffermir la paix,  
Sans jactance, sans bruit, la France l'envisage :  
Elle dédaignerait de parler de courage.  
Forte, riche, tranquille, elle n'aspire à rien,  
Entre les nations, qu'à servir de lien.  
Que l'Europe en travail la prenne pour enseigne :  
Elle veut qu'on l'imite, et non pas qu'on la craigne.

Qui pourrait sans motif venir la provoquer,  
Il verrait ce qu'on gagne encore à l'attaquer.  
Aurait-on oublié les formidables guerres,  
Où, seule contre tous, elle a vaincu naguères ?  
Ah ! ce suprême effort (immortel souvenir !)  
Sera l'étonnement des siècles à venir.

Ils ne sont plus, ces jours de haine et de vengeance,  
Qu'on décorait du nom de *la Sainte alliance* !  
Cette date néfaste, où d'iniques traités  
Humiliaient la France et nous furent dictés !  
Les champs de Marengo, les plaines de Crimée,  
Le secours qu'implorait *la Syrie* opprimée,

Voilà par quels hauts faits la France a répondu  
Et reconquis l'honneur, pour un instant, perdu.

Les rôles sont changés ; de respect assurée,  
Elle ne verra plus l'Europe conjurée  
Se réunir contre elle : « *Autres temps, autres soins !* »

A leurs propres dangers, à leurs propres besoins,  
Obligés de pourvoir, loin d'attaquer la France,  
Tous ces coalisés songent à leur défense,  
*Italie et Pologne, et Hongrie, Orient ;*  
Enfin galvaniser l'islamisme expirant,  
Voilà bien des travaux qu'à résoudre on recule,  
Qui voudraient un *Nestor* avec des bras d'*Hercule*.

Oui, la France y prendra sa glorieuse part !  
Elle ne sut jamais se tenir à l'écart.  
» Quand une juste cause à son aide l'appelle,  
» Son généreux drapeau ne peut être infidèle. »

Vous nous les inspiriez, ô nos maîtres chéris,  
Ces nobles sentiments dont vous étiez épris.  
Sorèze produisait (pépinière fertile !)  
Les *Gazan*, les *Marbot*, les frères de *Laville*,  
*Bonet* et *Bourscaren*, ces valeureux enfants,  
Espoir de la patrie et l'orgueil de nos camps.  
Nous, leurs frères, sur qui rejaillissait leur gloire,  
Nous, qui leur survivons, buvons à leur mémoire.

Hélas ! qui nous dirait si Sorèze nouveau  
De Sorèze l'ancien atteindra le niveau,  
Si les fils, façonnés de par *saint Dominique*,  
Sauront perpétuer notre École héroïque ?  
Puissent ces jeunes cœurs, malgré *les orems*,  
Ayant un même sang, avoir mêmes vertus !  
J'en fais le vœu sincère, et dans cette espérance,  
*Vieux Sorèze*, en ton nom, nous buvons à la France !



# ÉPITRE

Par ERNEST ALBY

---

Tout, me disais-je, est un souci,  
Dans son labeur, pour le vieux collet rouge ;  
De son fauteuil plus il ne bouge ;  
Ses dieux s'en vont dans un ciel obscurci.  
Et vous voulez qu'à cette fête  
Je reprenne, messieurs, mon rôle de poète !  
Mais c'est au collet jaune à combler vos désirs ;  
Et je m'adresse à lui, dans mes derniers loisirs.

Amants favorisés de la saison, qui donne  
Et les premiers baisers et les premières fleurs,  
Au doux plaisir d'aimer chacun de vous s'adonne,  
Sans songer qu'en amour l'ivresse est près des pleurs.  
Vous ne prévoyez pas la pâle indifférence.  
Gardez vos rêves d'or, ils vont sitôt finir !  
Vous vivez d'espérance ;  
Je vis de souvenir.

Vous cherchez les combats où le fer et la flamme  
Brisent, du même coup, et l'homme et la cité !  
Enfants, la paix vaut mieux, elle mûrit notre âme  
Au travail, au devoir, qui font la liberté.  
Toujours la lutte armée enfante la souffrance.  
Que ne puis-je avec vous sur mes pas revenir !  
Vous vivez d'espérance ;  
Je vis de souvenir.



Quel que soit ici-bas le but de votre envie,  
Envers et contre tous, suivez le droit chemin.  
Je bois au beau printemps qui vous ouvre la vie !  
A la gloire, à l'amour qui vous tendent la main !  
C'est à moi de porter l'hiver et la souffrance ;  
J'ai marché trop longtemps pour vouloir revenir.  
A vous donc l'espérance ;  
A moi le souvenir.

Le collet jaune alors répond à ce prologue :  
J'en suis encore à l'apologue,  
Laissez-moi cependant, d'une timide voix,  
Vous adresser un avis, cette fois :

Pourquoi cette mélancolie  
Quand vous parlez des temps présents ?  
Épris d'une étrange folie,  
Vous regrettez les jours absents !  
Bonheur, vertu sont d'un autre âge,  
Nous dites-vous, l'histoire en main,  
Et le plus fort se décourage  
A relever le genre humain !

Ne cherchez pas, dans les oracles  
Du siècle d'or un souvenir ;  
Le siècle d'or et ses miracles  
S'ouvrent pour nous dans l'avenir.  
Une amitié vive et féconde  
En frères change les rivaux.  
Voici la paix promise au monde,  
L'ordre naissant des temps nouveaux.

Ici, la vapeur hennissante,  
Comme un coursier va fendre l'air ;  
Ici, l'hélice obéissante  
Plonge et franchit la vaste mer.  
Il est encor d'autres merveilles  
Que Dieu nous garde en son amour.  
A les chercher usons nos veilles :  
C'est le travail de chaque jour.



Amour et gloire à notre France !  
Déesse armée aux trois couleurs,  
Elle sème la délivrance,  
Comme le ciel sème les fleurs.  
Dans ton essor, mère bénie,  
Soutiens nos cœurs, garde nos droits,  
Et maintenant, à son génie,  
Instruisez-vous, peuples et rois.

Ami, vous parlez comme un sage,  
Répondis-je à l'enfant ;  
Je me sens relevé par ce chant triomphant ;  
Ouvrez-moi le passage.  
J'entends sonner, sur un mode joyeux,  
Dans mon cerveau, des airs harmonieux.  
Gai chansonnier, j'aurai bien le courage  
Jusques au bout de mener mon ouvrage,  
Et fêter l'assemblée attablée en ces lieux.

Comme l'on voit les hirondelles  
Après l'hiver rentrer chez nous,  
Ainsi vous revenez, fidèles,  
Chaque année à ce rendez-vous.  
En se jouant, l'oiseau se pose  
Sur le nid des premiers amours ;  
Ici, que chacun se repose  
Au souvenir des premiers jours.

Le gai printemps nous environne,  
Il vient nous servir d'échanson.  
La joie aux lèvres, qu'il couronne  
D'un rameau vert notre chanson.  
Plus de soucis, de fronts sévères,  
Dit-il, avec sa fraîche voix ;  
Voyez sourire, au fond des verres,  
Sorèze et les jeux d'autrefois.

Sorèze, n'est-ce pas l'image,  
Amis, qui vous charme le mieux ?  
C'est l'espérance, au gai ramage,  
Qui fait l'enfant semblable aux dieux.

Aussi, salut à la mémoire  
Des deux *Ferlus* et de *Bernard* ;  
Dans vos travaux, dans votre gloire,  
N'ont-ils pas la plus grande part ?

Salut encore au bon *Lairle*,  
Au docte *Serre*, un doux vieillard,  
A *Cavaille*, qui tient la lyre  
Et nous enflamme à son regard ;  
A *Grassi*, trésor d'indulgence,  
Comme Nestor, des ans vainqueur ;  
A *Lacointa*, dont l'éloquence  
Fit tressaillir mon jeune cœur.

Trois professeurs, sur votre instance,  
Se sont assis à ce banquet.  
Heureux de cette circonstance,  
Pour mes couplets, c'est le bouquet.  
Dans *Casabon*, de Terpsichore  
Je vois le disciple charmant.  
Que n'es-tu là, déesse Flore,  
Pour le fêter plus dignement !

Et vous, cher maître en poésie,  
Vous qu'on n'a pas assez vanté,  
*Ferlus*, que n'ai-je l'ambrosie  
Pour vous porter une santé !  
Ne craignez pas, je suis fidèle  
A ceux qui firent nos succès.  
A *Froidefond*, le vrai modèle  
Du chevalier français !

Chacun ici, messieurs, à mes vœux s'associe ;  
Chacun ici vous remercie  
D'être venus ce soir,  
Auprès de bons amis, à table vous asseoir.

---



# MON VIEUX SORÈZE

CHANSON

Par NOUGUIER père

Sur l'air du *Calife de Bagdad*.

Le temps, qui jamais ne se lasse,  
Et nous emporte, en son essor,  
Permet qu'à cette même place,  
Parmi vous, je me trouve encor.  
De presser votre main chérie,  
Tout joyeux, amis, je m'écrie :  
« Mon vieux Sorèze, nous voici!...  
» Ah ! que nous sommes bien ici ! » (*Bis*).

Quel doux souvenir tu rappelles  
Au cœur ému de tes enfants !  
Qu'elles étaient vives et belles,  
Les luttes de nos jeunes ans !  
Tu les offrais en espérance,  
A notre glorieuse France :  
« Mon vieux Sorèze, nous voici!...  
» Ah ! que nous sommes bien ici ! » (*Bis*).

Jamais elle ne fut déçue,  
Dans l'espoir donné par ton nom.  
Tes nobles fils, par mainte issue,  
En parsemèrent le renom.

Beaux-arts, sciences, lettres, armes,  
Dans la paix et dans les alarmes ;  
« Mon vieux Sorèze, nous voici !...  
» Ah ! que nous sommes bien ici ! » (*Bis*).

Honneur donc à toi, chère École !  
A toi, vierge, honneur éternel !  
Tes fils passent, ton auréole  
Sur leur front luit encore au ciel.  
Dans notre immortelle patrie  
Chacun se retrouve, et s'écrie :  
« Mon vieux Sorèze, nous voici !...  
» Ah ! que nous sommes bien ici ! » (*Bis*).



# CHANSON

Par L. - D. FERLUS

---

Sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Chers camarades, en ce jour,  
Notre Sorèze nous convie ;  
Du mois de mai l'heureux retour,  
Nous donne une nouvelle vie.  
Dans ce banquet toujours joyeux,  
Que l'amitié de fleurs enlace,  
Chantons, rions, soyons heureux,  
Et du sort bravons la menace.

Parmi nous, la fraternité  
Est le drapeau que l'on arbore ;  
Grâce à notre société,  
Notre Sorèze existe encore.  
Dans ce banquet toujours joyeux,  
Que l'amitié de fleurs enlace,  
Chantons, rions, soyons heureux,  
Et du sort bravons la menace.

A nos illustres directeurs  
Nous devons la reconnaissance ;  
N'oublions pas nos professeurs,  
C'est une dette de l'enfance.

Dans ce banquet Sorézien,  
Qu'une union sincère enlace,  
Chantons, rions et buvons bien,  
Et du sort bravons la menace.

Rappelons-nous le souvenir  
Des plaisirs de notre jeunesse ;  
L'enfance vit dans l'avenir ;  
Le passé charme la vieillesse.  
Dans ce banquet toujours joyeux,  
Que l'amitié de fleurs enlace,  
Chantons, rions, soyons heureux,  
Et du sort bravons la menace.

Il est un tyran, c'est l'amour,  
Dont on est, ou l'on fut l'esclave ;  
Certain de triompher un jour,  
Ce Dieu rit du sage et du brave.  
Dans ce banquet toujours joyeux,  
Que l'amitié de fleurs enlace,  
Chantons, rions, soyons heureux,  
Et du sort bravons la menace.

Peut-on connaître le bonheur  
Sans l'amitié qui nous anime ?  
Ici, nous vivons par le cœur  
Dans une mutuelle estime.  
A ce banquet Sorézien,  
Qu'une union sincère enlace,  
Chantons, rions et buvons bien,  
Et du sort bravons la menace.

---



# CE QU'ON VEUT ET CE QU'ON PEUT

CHANSON

Par HENRI NOUGUIER

Sur l'air : *Halte là! la garde royale est là!*

Comme un lièvre est nécessaire,  
Chers amis, pour un civet,  
Pour l'œuvre la plus légère  
Il faut d'abord un sujet.  
Notre lièvre, c'est Sorèze ;  
Sur ce, pour se mettre en train,  
Mon vieux Pégase, à son aise,  
Va trotter sur ce refrain :  
Ce qu'on veut, ce qu'on veut, }  
On le fait... lorsqu'on le peut, } *bis.*

Quelques savants, dans l'année  
Mil sept cent cinquante-neuf,  
Pour la jeunesse étonnée,  
Voulurent faire du neuf,  
Instruction libérale,  
De par Voltaire et Rousseau ;  
Notre école, sans rivale,  
Fut grande dès le berceau.  
Ce qu'on veut, on le peut ; }  
On le peut lorsqu'on le veut. } *bis.*

Depuis mil huit cent quarante,  
Notre Sorèze est fini ;  
Une secte intolérante,  
Couve, hélas ! dans notre nid.  
Son chef, pour faire alliance,  
Nous a dit maints *oremus* ;  
Nous criâmes : tolérance !  
Lui, tout bas : *non possumus* (1)...  
Ce qu'on veut, ce qu'on veut, }  
On le fait... lorsqu'on le peut. } *bis.*

Tous parmi nous, dans la vie,  
Où l'on joue à pair ou non,  
N'ont pu, suivant leur envie,  
Gagner fortune ou renom ;  
Mais, si dans leur tirelire  
Il a manqué le bonheur,  
Tous du moins ont pu se dire :  
Tout est perdu, fors l'honneur !  
Ce qu'on veut, on le peut }  
En cela, lorsqu'on le veut. } *bis.*

Sans raisonner politique,  
Qui parmi nous n'a pas cours,  
D'un élan patriotique  
Un cœur français bat toujours.  
Il vous souvient que l'Autriche  
Voulut croquer le Piémont ;  
La France lui fit la niche  
D'être en travers, tout d'un bond...  
Ce qu'on veut, ce qu'on veut, }  
On le fait... lorsqu'on le peut. } *bis.*

Sorèze était une école,  
Bien moins de latinité,

(1) L'illustre Dominicain, le R. P. Lacordaire, récemment enlevé par la mort, avait proposé à notre Association d'accueillir dans son sein les élèves sortants du Sorèze *nouveau*, du Sorèze datant de 1840, le déclarant en tout semblable au Sorèze *ancien*. Nous lui demandâmes si son intention serait de recevoir, à l'avenir, dans l'école, des élèves protestants. Il l'aurait voulu, mais ne le pouvait. Nous avons dû laisser subsister la ligne de démarcation existant entre le Sorèze *passé* et le Sorèze *actuel*.



Que d'amitié qui console,  
De douce fraternité :  
Donc, en quelque conjoncture,  
Qu'entre nous on soit placé,  
S'il se peut que d'une injure  
Le cœur se sente blessé,  
Oublions ; on le peut,  
On le peut lorsqu'on le veut. } *bis.*

Suivant la sainte Écriture,  
Nos vénérables aïeux  
Pour avoir progéniture,  
S'escrimaient à qui mieux mieux.  
Nous, réduisons la famille,  
A l'inverse des loyers ;  
Malgré l'épouse gentille,  
Si tendre que vous soyez ;  
Réduisez..... on le peut, } *bis.*  
On le peut, si l'on le veut. }

L'amour ! ah ! faisons-lui place ;  
Il mérite bien cela,  
Et jeune ou vieux Lovelace,  
Il en reste toujours là.  
Devant la beauté, je gage,  
Tous nous serions sans effroi ;  
D'abord le cœur n'a pas d'âge,  
Et le reste va de soi...  
En amour, oui l'on peut } *bis.*  
Ce qu'on veut, car on le veut. }

Pourtant, dans une complainte,  
Je vous disais, certain jour,  
Qu'à mon âge on a la crainte,  
Après neuf, de rester court.  
Si je n'ai pas fait merveille,  
L'esprit n'est pas, je le sens,  
Comme le vin en bouteille,  
Qui progresse en vieillissant..  
Ce qu'on veut, ce qu'on veut, } *bis.*  
On le fait du mieux qu'on peut. }





